
Louis-Ferdinand Céline entre art & technique, littérature & médecine : un essai à côté

Louis-Ferdinand Céline between art and technique,
literature and medicine: an essay on the side

Yoann Loisel

David Labreure



David Labreure, *Céline / le médecin-écrivain*, Paris :
Éd. Bartillat, 2023, 325 p., EAN 9782841007448

fabula
LA RECHERCHE EN LITTÉRATURE

Pour citer cet article

Yoann Loisel, « Louis-Ferdinand Céline entre art & technique,
littérature & médecine : un essai à côté », *Acta fabula*, vol. 24, n°
9, Essais critiques, Octobre 2023, URL : [https://www.fabula.org/
revue/document17173.php](https://www.fabula.org/revue/document17173.php), article mis en ligne le 25 Septembre
2023, consulté le 03 Mai 2024, DOI : 10.58282/acta.17173

Yoann Loisel, « Louis-Ferdinand Céline entre art & technique, littérature & médecine : un essai à côté »

Résumé - Passée l'approche synthétique et très instructive de la biographie médicale de l'écrivain, malgré l'apparent renoncement à des figures obligées de la lecture actuelle de L.-F. Céline, le livre de David Labreure, *Céline / le médecin-écrivain*, poursuit des étapes critiques assez convenues et, surtout, l'hypothèse d'une « esthétique hygiéniste », où le style reprendrait les structures des discours médicaux, affaiblit le propos en évitant de détailler complètement ce qui, avant la médecine, aura poussé le futur auteur à investir d'abord ce champ du savoir. Exemplairement, mésestimer cette « force » et cet « impact », directement liés à l'expérience de 1914, conduit à s'écarter de pouvoir décrire davantage l'inventivité stylistique, mais aussi les périls, les limites et les impasses de celle-ci. Les raisons de ce contournement sont ici évoquées.

Mots-clés - créativité, hygiénisme, Louis-Ferdinand Céline, médecine, Première Guerre mondiale

Yoann Loisel, « Louis-Ferdinand Céline between art and technique, literature and medicine: an essay on the side »

Summary - Once past the synthetic and highly instructive approach to the writer's medical biography, despite the apparent renunciation of figures obligatory in the current reading of L.- F. Céline, David Labreure's book, *Céline / le médecin-écrivain*, pursues fairly conventional critical steps and, above all, the hypothesis of a "hygienist aesthetic", in which the style would take on the structures of medical discourse, weakens the point by avoiding going into complete detail about what, before medicine, would have led the future author to invest this field of knowledge in the first place. For example, to underestimate this 'force' and 'impact', directly linked to the experience of 1914, is to shy away from being able to describe stylistic inventiveness more fully, as well as its perils, limits and dead-ends. The reasons for this bypass are set out below.

Keywords - creativity, hygienic ideology, Louis-Ferdinand Céline, medicine, World War I

Louis-Ferdinand Céline entre art & technique, littérature & médecine : un essai à côté

Louis-Ferdinand Céline between art and technique, literature and medicine: an essay on the side

Yoann Loisel

Comment la médecine, pour Louis-Ferdinand Céline, « s'insère[-t-elle] avec force dans l'ensemble de sa vie et de son œuvre » ? Quel est, aussi, « l'impact de la médecine sur la manière dont notre auteur aborde son propre travail d'écriture » (p. 9) ? L'essai de David Labreure a le mérite de poser simplement une question qu'il dédouble intelligemment mais, une fois que la biographie se voit écartée, son hypothèse d'une « esthétique hygiéniste » engagera un sillon plutôt décalé des visées annoncées. À moins que cette *distance* ne soit l'effet des passages obligés auxquels semble devoir se vouer, aujourd'hui, toute approche de cet écrivain. Le résultat est une conception assez plate, manquant de corps, de la créativité littéraire : un comble ayant valeur d'exemple, dans ce livre traitant de médecine et de Céline.

Entre originalité & figures imposées

La somme est admirable : D. Labreure a bien lu et cité la plupart des nombreux textes médicaux de l'écrivain, offrant au lecteur le panorama, évolutif, d'une pensée clinique en recherche, qui a précédé la publication du *Voyage au bout de la nuit* et venant sustenter, en partie, l'authenticité, aussi l'extravagance, des récits. Il n'en apparaît que plus dommage, à nos yeux, que la direction de cette synthèse quitte une nécessaire circonspection pour tenter de rassembler, outre la vie du médecin Destouches/Céline, un motif majeur de sa créativité. C'est un autre motif, à la fois motivation et empreinte, que nous devinons en jeu, celui d'une position analytique qui, bien qu'elle paraisse désireuse de le faire (le texte de D. Labreure semblant ainsi se battre, quelques fois, avec lui-même), ne se résout pas à abandonner certaines approximations, voire légendes, qui permettent de tenir loin l'inventivité célinienne en la cadrant suffisamment.

Apparemment iconoclaste, si l'on pense tout de suite au style dépenaillé de Céline, dans ses dernières manières, au style tout court de ses romans où règne l'excès, à mille lieux de la tempérance, des prescriptions de « moins » des ascètes du Nouveau Roman, Beckett le premier, cette colonne vertébrale d'une écriture « hygiéniste » ne cessera de s'amollir, retendant d'une pâteuse façon les côtes de la biographie comme les saillies de l'écrit. En fait, mais c'est peut-être là sa séduction voulue, l'hypothèse, inspirée des connaissances médicales de l'auteur, d'« une véritable purge de la langue [... pour restaurer] la pureté, vocable hygiéniste ô combien important, de l'émotion » (p. 272) n'offre guère qu'un congruent point d'entente au lecteur, si celui-ci veut comprendre Céline en repliant ses cheminements les plus problématiques dans ceux d'une pensée scientifique radicalisée.

Pourtant, cet essai sérieux ne semble pas procéder selon les lieux communs d'une grande part de la critique contemporaine, véritables *topoi* légitimés par ce que l'on sait de l'agressivité célinienne. Comme si l'irruption pamphlétaire, elle seule, devait donner une clef valant pour l'ensemble, c'est le plus généralement dans cet ordre posé que procède la critique (anti-)célinienne : la garantie très vite posée de probité morale par rapport aux autres travaux, taxés eux de lacunaires, sinon de partisans ; l'évacuation de recherches pionnières au bénéfice de compilations récentes (en pleine contradiction avec la revendication précédente) ; le discrédit des lecteurs, soupçonnés strictement incapables d'apprécier totalement la créativité célinienne et de rejeter totalement racisme et antisémitisme ; finalement, la caractérisation d'un écrivain indigne de bout en bout, perspective essentialiste où le racisme n'est qu'un élément, parmi d'autres, d'une nature constitutivement mauvaise si l'on y regarde bien (« c'est un menteur » : voilà qui, soupesé hypocritement, évacue *passablement* la créativité littéraire¹).

Ouf ! Cependant, comme s'il s'agissait de patinage, David Labreure ne tarde pas à suivre l'essence de ces figures imposées, plus qu'à les croiser pour en révéler le poids de fatuité et de mépris, du lecteur autant que de la littérature. Il donne ainsi l'impression de s'être mis dans les arabesques les plus utiles à recevoir les bonnes notes d'un jury vétilleux (d'un éditeur ?), manifestant une capacité à réunir chèvre et chou, mièvres (ceux qui ne veulent voir à quel bâton cassé se chauffe l'art) et lous (« anti » ou « pro » faisant du racisme la clef), en dressant son argumentation sur un socle trop alangui pour maintenir quoi que ce soit de solide. Au moins, ce n'est pas l'allure d'une malhonnêteté intellectuelle qui se dégage ici, mais le relief de

¹ Manière effectivement hypocrite de dire : « c'est bien, mais c'est pas Balzac quand même », alors que ce ne peut être Balzac si Céline est pleinement un auteur du xxe siècle, annonciateur du Nouveau Roman, de l'écriture d'une subjectivité qui, frottée au terrible absurde de son époque, ne saura plus avancer à la manière d'un archétype.

formants qui, de péremptoirs, seraient devenus pour l'analyse à la fois inéluctables et incritiquables.

Ainsi, pourquoi, à propos de l'épreuve initiatique de 1914, ne se référer qu'au livre d'Odile Roynette (2015) dont, c'est suffisamment démontrable, les visons rétrospectives sur ce qu'allait devenir le soldat blessé ont brouillé la capacité à examiner rigoureusement le matériel historique² ? S'élançant jusque-là fleur au fusil, la nécessité du jeune homme conformiste à ressaisir son destin, à rebondir *toniquement* vers la médecine et l'écriture, n'est qu'insuffisamment considérée si l'on continue d'y circonscrire une « grande lucidité », un « discernement » amplifié (p. 24)³. La marche suivante se gravit immédiatement par beaucoup d'exégètes pressés : il a eu bien de la chance et c'est un malin, le thème de la Grande Guerre, pour l'écrivain, ne servira qu'à des excuses auto-justificatrices. D. Labreure ne succombe pas nettement à ce glissement, mais prend soin, lui aussi, de répéter : « Contrairement à ses déclarations souvent très exagérées, il a finalement la chance de n'être que trois mois seulement sur le front [...] » (p. 24), alors qu'il conviendrait d'assortir cette contextualisation du fait que, contrairement à ce que l'on se représente, les premiers mois des combats, avant leur stabilisation, sont les plus rapidement meurtriers de tout le conflit⁴, et que Destouches a bien été témoin de ces carnages, en plus d'être soumis à l'éminente absurdité de faire partie d'un corps, celui des cuirassiers, dont le commandement ne savait que faire (ne pas en conclure qu'il a subi la guerre de façon touristique... mais qu'il a d'autant plus vite pris l'abrutissant sentiment du néant : « Il se fait avant la conscience une espèce de voile. Nous dormons à peine trois heures par nuit et marchons plutôt comme des automates mus par la volonté instinctive de vaincre ou de mourir » (Céline, lettre à ses parents, vers le 10 septembre 1914, 2009, p. 104).

Passons les références continues à d'autres historiens et littérateurs discutables sur l'épineux sujet, allusifs malgré l'épaisseur des travaux, inaptés volontairement à toute psychologie issue d'une vraie physiologie (citant par conséquent à l'envie, comme D. Labreure, les intellectualisations de J. Kristeva), il manque en bref, tout du long des chapitres de ce livre, le réel poids du choc qui aura rebattu les cartes d'une vie. Aiguillon rémanent, centre exaspéré de gravité qui n'est pas seulement le dégoût de la guerre (car, non, plus tard, ce ne sera pas un seul pacifisme viscéral qui rendra compte des pamphlets), mais passage à l'intérieur d'un crépuscule épouvantable et sans nom, contre lequel il faudra lutter en rassemblant toutes ses énergies, en nourrissant tous azimuts un intellect devant demeurer vigilant pour se prémunir des moindres agressions susceptibles de l'y ramener. Parler d'emblée de

² Voir Yoann Loisel, Émeric Saguin, *Le Traumatisme de la Grande Guerre et Louis-Ferdinand Céline*, Paris : L'Esprit du temps, 2021.

³ Davis Labreure pose là l'origine d'une détermination directement sur les propos qu'il cite de O. Roynette.

⁴ Voir, par exemple, Jean-Michel Steg, *Le Jour le plus meurtrier de l'histoire de France : 22 août 1914*, Paris : Fayard, 2013.

« discernement », c'est entamer très loin le sillon parce que, dans la hantise têtue « des instants gris où pour une raison ou pour une autre tout l'être se détend⁵ » (Céline, lettre du 10 juillet 1916, *ibid.*, p. 164), le futur médecin-écrivain ne fait que concéder son besoin impérieux d'excitation, lequel ne pourra, justement, toujours le conserver dans le discernement.

Ce mot envoyé d'Afrique à Simone Saintu, le plus clair peut-être sur la détermination de L. Destouches à se refaire, encore à la recherche d'un canal pour sa volonté excitée, n'est pas cité par D. Labreure. Mais, en revanche, que son « [sic] » apparait inévitable, faisant comme un clin d'œil poli à l'entendement du lecteur désireux de ne se faire avoir, et voulant trouver confirmation qu'il reste supérieur. Pourquoi, sinon, soigneusement indiquer : « Je soigne le plus de nègres [sic] possibles [...] » (p. 38)⁶, alors que tout le monde sait que ce mot « nègre » est d'emploi généralisé en ces années⁷ ?

Et pourquoi, toujours complaisamment, redire et titrer que Destouches en Afrique, selon sa sensibilité, séjourne dans l'« antichambre de l'enfer » (p. 33) ? L'expression est de L. Destouches lui-même, certes, dans une de ses lettres, mais d'autres morceaux de la correspondance, fugaces, attestent le contraire. Il y a, c'est vrai, la peur des maladies, mais D. Labreure ne repère nullement que celle-ci n'est pas première, que c'est le ralentissement qui, d'abord, est haïssable, que ce terme de « fièvre », que Céline réutilisera de cette façon toute sa vie, est polysémique, ne caractérisant pas seulement le risque infectieux sur lequel toute prévention insiste, mais aussi celui, antérieur, de l'impuissance mélancoliforme (poursuite de la lettre à S. Saintu : « c'est si vous n'y prenez garde l'avachissement général et naturellement la fièvre. »).

Fièvre pour éviter fièvre & ralentissement, merde à explorer... hygiénisme ?

Que tout ceci, par conséquent, demeure convenu. Si le mot « fièvre » n'est pas compris, peu est compris de ce qui guidera Destouches vers la médecine : un besoin de se traiter lui-même⁸, un désir forcé d'expériences neuves, un vœu même d'insomnies, d'excitations — cette physiologie rejoint celle de l'écriture : la médecine est une activité hyper-excitante, notamment parce qu'elle déshabille les licences

⁵ Décompensation de tout l'être lorsqu'il s'agit, tout simplement, de se reposer.

⁶ En tronquant de plus la phrase qui ne commence pas ici (évacuant « À part cela, je tâche de faire un peu de bien, je suis à la tête d'une pharmacie [...] », (Céline, 2009, p. 211)).

⁷ Ce que D. Labreure précise néanmoins plus loin (p. 203), bien plus loin.

habituelles, la crudité fameuse des carabins étant l'autre face de l'autorisation d'agir au-dehors des refoulements, contre même.

Une fièvre, bientôt la transe d'écriture, contre, tout-contre une autre fièvre, le risque de celle-ci lié à la baisse de vigilance. Semmelweis a transmis l'intérêt du lavage des mains, c'est entendu, mais c'est aussi (avant tout ?) un grand d'excité, un «brutal» posera le thésard Destouches qui filera avec lui l'identification. La question qui le taraude n'est certainement pas celle de savoir se laver les mains (plus tard : ne pas s'excuser, etc.), mais celle de savoir, obstinément, quoi faire de ses tendances à l'excès dans l'effroi de son propre néant (double contrainte !). Ce n'est pas tant que « la médecine est une activité qui demande que l'on s'interroge sur l'homme et sa souffrance » (p. 86), c'est que, à l'inverse, il s'est passé des choses et encore des choses, après lesquelles L. Destouches s'est interrogé sur l'homme et sa souffrance, portant ses intérêts vers la médecine. Étrange que cet essai, pour tenir sa prédilection hygiéniste, n'évoque nullement la curiosité pour les spéculations freudiennes (en particulier celles issues de la considération des névroses des soldats), non plus certains remèdes qui allaient intéresser singulièrement l'excurassier (le cornet anti-acouphènes, les hypnotiques⁹). En cette appréhension borgne de la médecine de Céline, surtout aveugle à distinguer moteur et carburant, cause et conséquence, flux et tuyau, D. Labreure poursuit des constats intellectuels qui, enchâssés les uns dans les autres, sont pertinents, mais progressent s'essoufflant, dévient de plus en plus de leur but : réunir la conception du style et celle de la médecine.

Démonstration de la limite, du sphincter et, même, du contre-sens si l'on tient à une vision restant correctement rangée alors qu'elle s'éprouve à l'émulsion célinienne, cette fameuse ouverture de *Mort à crédit* : « la médecine, cette merde ». La preuve apparemment définitive, dans le roman, d'une « sombre vision de la médecine » (p. 143), tandis que D. Labreure nous offre quelques pages très justes sur la vie du tube digestif selon l'écrivain. Seulement... c'est un peu juste, de même qu'on ne devrait conclure, de l'aventure antérieure de Bardamu, qu'elle s'achève

⁸ Traitement du mal par le mal, confié dans une lettre de ce séjour en Afrique, non évoquée par D. Labreure alors qu'il s'agit là d'une des énonciations très concrètes de la vocation médicale de L. Destouches : « L'entraînement consiste à lire d'un bout à l'autre un bouquin de médecine coloniale, je ne sais s'il te fut donné d'en parcourir par hasard un exemplaire, mais les titres et les textes en sont particulièrement suggestifs et produisent au début sur l'isolé une impression insurmontable. Je sais que les premières semaines et même les premiers mois, j'ai traîné un de ses livres sans parvenir à en lire plus d'une page chaque jour, maintenant j'ai complètement triomphé, je puis lire sans coup férir les pages les plus horribles [...] » (Céline, lettre du 3 octobre 1916, 2009, p. 198).

⁹ Ou plutôt *presque pas* mention de l'intérêt de L. Destouches, insomniaque, pour les hypnotiques ; une précision disparate et curieusement doublement erronée : « Grand insomniaque depuis la guerre [oui], il invente aussi le Somnothryl [en fait *Somnothyryl*] un médicament contre l'insomnie [...] » (p. 113). Ce n'est pas Destouches qui invente ce traitement : voir la thèse d'André Trinquet, « L'insomnie. Son traitement par le Somnothyryl », Faculté de médecine et pharmacie de Lille, 1930, L. Destouches se référant parfois à ce travail dans ses notices des années 1931-1932. Sur l'intensité des symptômes de l'écrivain, en mentionnant « Est-ce parce qu'il s'est souvent considéré lui-même comme malade que la santé des autres lui importait tant ? » (p. 124), D. Labreure semble reprendre les allégations d'hypocondrie, voire de mythomanie, portées à l'encontre de Céline.

dans le « nihilisme thérapeutique » (p. 144) pour une odyssée où celui-ci, précédemment obnubilé, finit responsable psychiatre dans une communauté (le vocabulaire moderne dirait : « un établissement de psychiatrie institutionnelle ») et, surtout, ayant mis à mort la mort en giflant vigoureusement Madelon et s'étant séparé, comme une défroque usée, du double Robinson¹⁰. On tiendra au nihilisme célinien si l'on veut, encore une fois, poursuivre de révéler un antihumanisme de premier plan ; il demeure dommage de ne pas voir l'espoir sur lequel se clôt, systématiquement, le roman On tiendra au nihilisme célinien si l'on veut, encore une fois, continuer de révéler un antihumanisme de premier plan ; il demeure néanmoins dommage de ne pas voir l'espoir sur lequel se clôt systématiquement le roman célinien, ne serait-ce que par cette capacité à « barafouiller¹¹ », jusqu'au terme, des mots sur le pire. Voilà humanisme... beckettien : la terreur de l'histoire : OUI ; la misère de la littérature : NON, car sa vulnérabilité n'en contredit pas totalement la ténacité.

Enfin, on ne saurait considérer « cette merde » uniquement dans le régime dépréciatif, celui du seul « Esculape désabusé » pour reprendre la belle expression de Régis Tettamanzi (2019). Ça l'est — le médecin constatant implacablement que, quel que soit son savoir, quelque chose lui échappera : un « fiasco chronique » (Céline [1969], 2023b, p. 838), ainsi que Céline qualifiera d'ailleurs son écriture, mais ce ne peut être tout puisque, pour cet écrivain, exactement comme pour le médecin, la merde représente *avant tout* un moyen de connaissance autant qu'un terreau fertile et, évidemment, une des choses que l'on exclut, qui nous réunit pourtant. Le moyen donc de retoucher, par en dessous, au fond, le « commun des lecteurs » dont parlait Virginia Woolf. Le point d'identification, de convergence, entre médecine et écriture, est précisément sur cette merde, très loin d'une quelconque asepsie, d'un hygiénisme.

L'œuvre célinienne noircit (merdifie) ce qui, dans la réalité, ou dans la correspondance, l'est généralement beaucoup moins, voire demeure idéalisé — ainsi du soin, souvent piteusement résumé en chaque récit. C'est ce négatif-là, cette prophylaxie, qu'il aurait fallu analyser sans poursuivre encore une psychologie de comptoir, ou de salon mondain qui, assidûment, multiplie les diagnostics (ici, sobrement, « paranoïa », « névrose obsessionnelle »), en déniait étonnamment l'avéré des souffrances de l'auteur. Céline, pour faire roman, met cul par-dessus tête ce à quoi il tient ; ce grand renversement, cet ébranlement radical du bon sens (du

¹⁰ En éprouvant la méfiance à pouvoir se créer des idées plus grosses que lui : « Ça allait peut-être un peu mieux qu'il y a vingt ans, on pouvait pas dire que j'avais pas fait des débuts de progrès mais enfin c'était pas à envisager que je parvienne jamais moi, comme Robinson, à me remplir la tête avec une seule idée, mais alors une superbe pensée tout à fait plus forte que la mort [...] » (Céline [1932], 2023a, p. 482).

¹¹ « nous avec la tête pleine de mots, effrayant le mal qu'on se donne pour s'embarlificquer en pire ! plus rien savoir !... tout barafouiller, rien saisir !... », Céline [1957], 2023b, p. 128).

sens commun, pour mieux en examiner cliniquement les bornes), constitue la marque persistante du choc de 1914, laquelle inspire la dynamique d'écriture comme elle a inspiré l'orientation médicale. La médecine davantage en contre, juvénilement : contre la guerre, comme les officiers idéalistes de la SDN ; l'écriture elle, pour parvenir à trouver sa vigueur puissamment originale, comprenait peu à peu qu'elle devait y consentir à nouveau. Méthode ultrapérilleuse, l'hygiénisme le plus radical, le plus évident, revenant lorsque cette littérature ne sera plus tenable.

Syncoper la phrase, assumer les répétitions, ouvrir l'entendement à coups de micro-chocs... Faire ainsi « petite musique », n'est pas directement reprendre la nécessité performative du discours hygiéniste, s'inspirer de lui, comme il est conclu dans cet ouvrage : à quel pauvre style cela aboucherait¹² ? Si les deux « discours » soutiennent effectivement quelques caractéristiques voisines, c'est parce que l'esprit de Destouches, celui de Céline ensuite, les ont rapprochées en cherchant le moyen de suturer une béance fondamentale. Mais syncoper, répéter, surprendre c'est, tout bonnement, le chemin de la transe hypnotique, celle du choc comme celle d'une thérapie¹³. Pour le résumer au plus vite : l'ouverture en forme de déchirure irradiant la prose, au bord de la sensation permanente de précipice, date d'avant l'apprentissage qu'il convient d'ouvrir les fenêtres afin de se protéger des miasmes tuberculeux.

Des potins

Finalement, après en avoir pourtant assez bien considéré les contours, David Labreure donne l'impression de manquer sa cible, tout chargé d'une tâche aveugle qui s'impose actuellement.

Celle de ne pouvoir considérer, au-dehors d'étroits et de fallacieux constats du type « plus jamais ça », l'effet viscéral et psychique de 1914 dans la crainte, sans doute, de se montrer trop empathique avec un écrivain dont la réussite du style semble susciter, jusqu'au pire, la complicité *via* son comique, *via* ses inventions, *via* son rythme. Si utile et nécessaire Céline, pourtant, de nous provoquer à éprouver toutes les marges entre complicité et absence d'indifférence.

¹² Si le chapitre consacré aux pamphlets est très clair, l'hypothèse de départ collant bien à cet endroit, le chapitre qui suit, le dernier, davantage consacré au style, voit sa métaphore s'effiloche dans sa prolixité très écartée d'une stricte définition médicale de l'hygiénisme. Par exemple, on lira : « En prenant la danse comme point de départ pour la composition de ses ouvrages, Céline tente bien de donner un caractère hygiéniste à son style : s'affranchir de la pesanteur, donner un rythme à son écriture. » (p. 283) ; « Cette démarche [celle de la saisie de la lumière naturelle par les impressionnistes] n'est pas sans évoquer la quête de l'émotion immédiate prônée par Céline ainsi que les préconisations hygiénistes du grand air. » (p. 286) ; « La répétition fait partie intégrante de l'intégration du message hygiéniste ; Céline utilise ce même procédé dans son écriture et l'assume parfaitement », (p. 293).

¹³ D'où la réussite du style attisant le soupçon d'une influence par-delà les repères moraux du lecteur : fantasme, comme ce qu'il en de l'hypnose, plus que réalité.

Ainsi lestée et délestée, l'investigation d'une « écriture hygiéniste » tourne sur elle-même, s'enlise pile au moment d'appréhender combien l'écriture célinienne aspire certes au soin, mais plus bas, c'est-à-dire plus profond : aller au bout des ellipses de la nuit, non pour constater la défaillance, des hommes et des médecins, l'exposer cyniquement, mais les réveiller, comme l'auteur se sent devoir demeurer vigile, à la limite de s'enrager au contact de sa propre rage.

Nous ne voyons nullement en quoi ce tonus jusqu'à la contrainte, avec les embardées que l'on connaît, procède de l'hygiénisme bien que, d'évidence, David Labreure possède de solides références sur le sujet. C'est un peu confondre le potin et le pot, comme Virginia Woolf, décrivant son propre processus créatif, ce qui l'allume au risque de le brûler, évoquait le rassurant et « impérieux besoin de se bouchonner, de s'astiquer, de s'ébrouer, à écouter des potins » (Woolf [1925], 2012, p. 1212), après que l'esprit s'était chargé d'une étrangeté propice au « flux de conscience », mais dont rien n'indiquait qu'elle n'allait pas l'emporter définitivement¹⁴. Retoucher du sûr, de la limite, de la prévention, loin du terrible fond sur lequel l'abjection pamphlétaire, pour Céline, ne nous apprend peut-être pas grand-chose. C'était peut-être même là une de ses intentions, avec ses pamphlets, de s'en écarter en nous obnubilant.

¹⁴ Yoann Loisel, « Les monstres attaquent la page : trauma et récit, d'implacables failles », conférence pour l'Association de Langue Française pour l'Étude du Stress et du Traumatisme, 2023, en cours de publication, www.alfest-trauma.com.

BIBLIOGRAPHIE

Celine Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit* (1932), dans *Romans 1932-1934*, éd. Henri Godard, Pascal Fouché et Régis Tettamanzi, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2023.

Celine Louis-Ferdinand, *D'Un château l'autre* (1957), dans *Romans 1957-1961*, éd. Henri Godard, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2023.

Celine Louis-Ferdinand, *Rigodon* (1969), dans *Romans 1957-1961*, *op. cit.*

Celine Louis-Ferdinand, *Lettres*, éd. Henri Godard et Jean-Paul Louis, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009.

Loisel Yoann & Émeric Saguin, *Le Traumatisme de la Grande Guerre et Louis-Ferdinand Céline*, Paris : L'Esprit du temps, 2021.

Loisel Yoann, « Les monstres attaquent la page : trauma et récit, d'implacables failles », conférence pour l'Association de Langue Française pour l'Étude du Stress et du Traumatisme, 2023, en cours de publication, www.alfest-trauma.com.

Roynette Odile, *Un Long tourment – Louis-Ferdinand Céline entre deux guerres (1914-1945)*, Paris : Les Belles Lettres, 2015.

Steg Jean-Michel, *Le Jour le plus meurtrier de l'histoire de France : 22 août 1914*, Paris : Fayard, 2013.

Tettamanzi Régis, *La Parole au scalpel, médecine et littérature chez L.-F. Céline et quelques-uns de ses contemporains*, Nanterre : Presse Universitaire de Paris Nanterre, 2019.

Trinquet André, « L'insomnie. Son traitement par le Somnothyryl », Faculté de médecine et pharmacie de Lille, 1930.

Woolf Virginia, *Mrs Dalloway* (1925), dans *Œuvres romanesques*, I, éd. Jacques Aubert, trad. Marie-Claire Pasquier, Paris : Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 2012.

PLAN

- [Entre originalité & figures imposées](#)
- [Fièvre pour éviter fièvre & ralentissement, merde à explorer... hygiénisme ?](#)
- [Des potins](#)

AUTEUR

Yoann Loisel

[Voir ses autres contributions](#)

yoann.loisel@imm.fr